

Gloses

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Dissonance**

Band (Jahr): - **(2000)**

Heft 63

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REPLÂTRAGE DE L'HISTOIRE

Voici comment se présente l'«Orchestre philharmonique de Berlin» dans le dernier programme des «Semaines internationales de musique de Lucerne» (concocté par l'orchestre, ce texte promotionnel est fortement raccourci, mais non altéré) : «Fondé en 1882 par une cinquantaine de musiciens. Célèbre dans le monde entier, son jeu cultivé remonte à H. von Bülow, suivi en 1895 de A. Nikisch, qui élargit le répertoire et consolide la qualité artistique. Depuis 1923, ère Furtwängler. Après l'effondrement de 1945, L. Borchard et S. Celibidache, chefs *ad interim*. Furtwängler rentre en 1947 et redevient chef titulaire en 1952 jusqu'à sa mort en 1954. A partir de 1955, Herbert von Karajan travaille avec l'orchestre pendant trois décennies à une perfection unique et à une sonorité spécifique. [?] Depuis octobre 1989, Claudio Abbado, le cinquième chef de l'orchestre, pose de nouveaux jalons. [?] Employés du Land de Berlin, les musiciens forment une «république d'orchestre libre» (Furtwängler), qui se gouverne elle-même.»

Bien que la chose soit cruellement nécessaire, je ne m'appesantirai pas ici sur les maladresses de style (qui ou quoi s'est «effondré» en 1945, Wilhelm Furtwängler ou la salle de la Philharmonie ? ; Abbado est-il le cinquième chef que les Berlinoises aient eu depuis 1882, ou seulement le cinquième depuis 1882 à avoir «posé de nouveaux jalons», ou même le cinquième dans la hiérarchie, parmi plusieurs chefs, comme les orchestres d'aujourd'hui ont un premier et un second *Konzertmeister* ?), sur les inconséquences de forme (par exemple le libellé arbitraire des prénoms : «H. von Bülow», «Furtwängler», «Herbert von Karajan»), les illogismes (qui donc a «élaboré» «le jeu cultivé célèbre dans le monde entier» ou «la perfection unique» de l'orchestre : Hans von Bülow, Arthur Nikisch ou Herbert von Karajan ? ; peut-on être à la fois «employé» et «libre [de] se gouverner soi-même ?), l'ignorance enfin (Sergiu Celibidache n'était pas «chef *ad interim*», mais chef élu ; quant à l'expression «république d'orchestre», elle ne date pas de Furtwängler, mais de Robert Schumann, qui ne l'avait cependant pas conçue pour un orchestre particulier), tous défauts que ces quelques lignes accumulent à vous en donner le vertige.

Plus grave que ce qui est dit : ce qui est passé sous silence à fin d'embellissement. C'est pourquoi je me hâte de combler les lacunes, sans modifier le style de l'original : «Fondé en 1882 par une cinquantaine de musiciens, qui, avec leur successeurs, ont su écarter jusqu'à récemment les musiciennes de leurs rangs. [?] Depuis 1923, ère Wilhelm Furtwängler [lequel, dans une lettre à sa mère, parle de 1922 !] ; à partir de 1933, élimination des musiciens juifs ; l'orchestre devient la carte de visite du Troisième Reich. Après l'écrasement de la dictature nationale-socialiste par les forces alliées en 1945, Furtwängler, dont

le rôle entre 1933 et 1945 n'est pas encore entièrement élucidé, est frappé d'une interdiction de diriger par les Alliés et [?] Sergiu Celibidache, musicien antifasciste, nommé chef permanent de l'orchestre. En 1947, un Furtwängler «dénazifié» est autorisé à remonter devant l'orchestre et à en devenir le chef titulaire de 1952 à sa mort, en 1954. C'est pourquoi Celibidache est relégué (ce dont il souffrira toute sa vie). Comme successeur de Furtwängler, les musiciens du Philharmonique choisissent en 1955 Herbert von Karajan, lui aussi «dénazifié» entre-temps ; il avait adhéré au NSDAP par conviction, bien avant l'annexion de l'Autriche en 1938 par l'armée national-socialiste, puis une seconde fois cette année-là (toutes les bonnes choses vont par deux !). [?] Depuis octobre 1989, le chef titulaire de l'orchestre est Claudio Abbado, [ancien ?] membre du PCI.» **TONI HAEFELI**

CONGÉNÈRES MUSICAUX (II): LE PÉDAGOGUE

Engagés dans les grands orchestres, des bataillons de *Konzertmeister* propagent son nom dans le monde entier, pendant que lui, le pédagogue, remplit bon an mal an sa mission méthodique au Conservatoire de sa ville, avec une conscience pointilleuse. Dans l'établissement illustre qui l'a vu passer du rôle d'apprenti à celui de maître, il tend son oreille paternelle, plus encore son regard lourd d'expérience, à la relève des cordes, qui sera la relève des grands orchestres, selon une loi de nature. Il est le doyen. Son instrument n'a jamais laissé échapper la moindre fausse note, il ne connaît pas l'erreur. Un concert du pédagogue ! Cette seule idée crée l'événement du siècle, une manifestation à guichets fermés dans cette ville de foires. Pourrons-nous l'entendre ? C'est lui le plus grand. C'est lui le doyen.

Son œil méthodique est absolument incorruptible. Le pédagogue ignore avec grandeur, comme autant de mirages, les pannes occasionnelles où le résultat acoustique est en contradiction regrettable avec la perfection conforme des mouvements, surveillés par un argus vigilant. Comment la volatilité de gammes de Flesch fausses oserait-elle troubler un instant la jouissance visuelle de changements de position exécutés correctement ?

Le réservoir inépuisable de recettes du pédagogue – qui, loin des miasmes de la vie musicale ordinaire, s'est constitué un inébranlable eldorado didactique – donne à ses étudiants le sentiment d'un traitement privilégié, d'une avance inaudible – mais douloureuse pour les étudiants d'autres institutions – sur la voie de l'Olympe, dans notre cas les grands orchestres. Sans la bénédiction du pédagogue, cette voie s'avère semée d'embûches, parcours solitaire d'un orgueilleux condamné à l'échec.

Servile assistant du pédagogue après quatorze ans d'études, ce qui lui permet à lui seul de s'adresser au pédagogue par le titre de «maître», Rubbrecht Gindler vient de franchir les portes du grand orchestre, où l'union clandestine des anciens pupilles du maître lui a réservé un accueil chaleureux. Selon des sources occultes, le pédagogue avait joué avant lui comme renfort du grand orchestre, y défendant à faibles coups d'ar-

chet la place que des générations de ses anciens élèves allaient occuper comme autant de têtes d'hydre. Les rares heures que le pédagogue ne consacre pas au bonheur des jeunes pèlerins qui affluent chez lui en quête de panacée sont dédiées à la recherche de doigtés. Une expédition philologique l'a même conduit récemment à la bibliothèque nationale, où il a trouvé le vrai sens de la formule magique *spiccato* en consultant un dictionnaire bien utile. De retour chez lui, dans son laboratoire de didactique, il gagne sur le papier la guerre contre les pièges démoniaques que lui tendent les mille avatars des *Caprices* d'un certain grand sorcier figure. Ses doigtés sont les garants d'un ordre éternel, ce sont des monolithes indestructibles au sein de l'ouragan des querelles musicales, et en même temps les bijoux de ses archives privées, auxquelles l'intimité de son logis a conféré une taille humaine. Ebranlé à la vue de tant de mérites, auxquels il ne peut échapper, même dans le coin le plus reculé de son appartement, le pédagogue jette un regard ému sur son credo, qui l'exhorte un peu au-dessus du pianino : *res severa verum gaudium*. La magie des signes étrangers le fait trembler. Il est le doyen. Il est le plus grand. Il prépare une surprise pour le grand orchestre : une *Konzertmeisterin*. **KOLJA LESSING**

les reclassant différemment. Ne devrait-on pas, halète la dame d'âge mûr, pardon, ne pourrait-on pas au moins en renvoyer une partie ? L'œil du *General* s'assombrit. Répondre ? Pas question ! Le silence est son apanage ; n'est-ce pas en son honneur que le monde musical a inventé la pause «générale» ? **KOLJA LESSING**

CONGÉNÈRES MUSICAUX (III): LE GENERAL(MUSIKDIREKTOR)

Des piles de lettres, des tas de partitions, toutes adressées à son nom glorieux, attestent l'importance du *General*, qui savoure de sentir son pouvoir s'étendre de saison en saison. Oui, sa vie est portée par cette montagne de courrier, auquel il veille strictement à ne pas répondre, pour en tirer la force magique qui électrise chaque soir la pointe de sa baguette. N'est-il pas le magicien de la mesure ?

Il ne privilégie personne, son silence vaut également pour chacun. N'est-ce pas une impertinence que des compositeurs vivants se permettent de lui soumettre leurs dernières œuvres, sans que lui, le *General*, les y ait invités, lui qui témoigne à chaque concert d'abonnement sa fidélité exemplaire aux maîtres défunts ?

Certes, dans quelques cas exceptionnels, le *General* se découvre un amour caché pour l'avant-garde ; l'offre récente de la compagnie Rhodos d'enregistrer en vingt-trois CD tout l'œuvre symphonique d'Atanase Limandes, élève occasionnel de Schoenberg, est irrésistible. A-t-il jamais été autre chose que le défenseur secret des novateurs méconnus ? Face à l'éclat historique de cet acte de pionnier, le *General* refoule le souvenir pénible des piètres honoraires que lui proposait le contrat de Rhodos Records.

Dans le monde tel que le conçoit le *General*, les compositrices n'ont aucune place ; on attendra en vain ses interprétations de Ilse Fromm-Michael, de Ljubica Maric. En revanche, il n'est pas insensible aux charmes des jeunes solistes femmes ; maint spectacle lyrique se réduit pour lui au plaisir d'attendre l'après-rideau, et n'est qu'un prélude, un amuse-bouche...

Il n'apprécie pas moins la virtuosité de sa secrétaire de longue date, qui déjoue avec bravoure toute tentative de la part d'étrangers de pénétrer dans son bureau. Pour ses bons et loyaux services, le *General* récompense sa fidèle assistante d'un coup d'œil paternel sur son ample décolleté, pendant que la secrétaire se collette avec la montagne de partitions restées sans réponse en